

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 36

Artikel: Onna bouna reponsa
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vreul, à ses futurs travaux. » Et le centenaire, qu'un toast à sa santé n'eût peut être pas décidé, trempa ses lèvres dans le Champagne en songeant à ses travaux.

L'intention du ministre était aimable ; mais convier M. Chevreul à boire du vin, lui qui doit son « centenat » à l'eau claire ! On frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir l'imprudence du vieillard s'il s'était laissé aller à vider sa coupe ! »

Nous n'avons jamais de pareilles émotions dans le canton de Vaud, et si jamais un des nôtres atteint l'âge de M. Chevreul, il faudra, croyons-nous, l'attribuer à une autre cause.

On nous raconte l'amusante histoire qu'on va lire et qui se serait passée à Genève, il y a une quinzaine de jours.

Deux individus, réduits aux expédients, et ne vivant plus que de carottes, avaient trouvé moyen, grâce à leur aplomb imperturbable, de se faire livrer à crédit, dans un magasin de confectons, chacun un vêtement neuf. Un ancien ami, très habilement mis à contribution, leur avait en outre livré quelques écus. Tout leur tombait à merveille ce jour-là ; aussi s'offrirent-ils un diner dans un restaurant de premier ordre.

Nous ne désignerons ces personnages que par leurs prénoms : Oscar et Ernest.

Pendant le repas, Oscar s'empare d'une cuiller d'argent et la fait adroitement disparaître dans une de ses bottes.

Ernest, qui a eu la même idée, mais qui s'aperçoit que le garçon a l'œil sur eux et les surveille attentivement, imagine un moyen de se rattrapper en jouant un mauvais tour à son camarade.

Après avoir réglé leur dépense, les deux garnements se lèvent. A ce moment, Ernest, prend ostensiblement une cuiller semblable à l'autre, et la montrant entre ses deux doigts aux consommateurs :

— Messieurs et dames, je vais vous faire un tour. Vous voyez bien cette cuiller ? Je la mets dans ma botte. Là, elle y est, n'est-ce pas ? Une... deusse... trois... Partez ! Elle est dans la botte de mon ami !

Et Ernest s'éloigne tranquillement en emportant la cuiller, tandis qu'Oscar, tout penaud, est obligé de rendre la sienne devant les spectateurs, qui trouvent le tour très habilement exécuté.

On secret.

Lâi a dâi dzeins dein stu mondo que sont pe benhirâo què d'autro, na pas que l'ont mé d'ardzeint ào que l'aussont 'na pe dzeintiâ fenna ; mâ pace que l'ont on outra façon dè conduire lâo liquietta et que preignent lè z'affèrès pè on autre bet què lè z'autro.

On gaillâ qu'étâi pliein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès, viquessâi tot parâi coumeint sel'avâi z'u 'na lottâ d'obligachons dè tsemin dè fai et d'aqchons dè la banca cantonala. C'étâi on « vive la joie » que s'accordâvè l'absinthe ti lè dzo, que bévessâi lo café à l'édhie, que djuivè âi cartès la veillâ et qu'étâi adé ein route la demeindze ; et quand bin

gâgnivè pou ein travailleint, l'étâi adé bin revou, et nion ne compregnâi coumeint fasâi po s'ein teri.

On ami, que gâgnivè mé què li, et qu'avâi prâo mau à veri et tornâ et à niâ lè dou bets, lâi fâ on dzo :

— Coumeint dào tonaire fâ-tou, avoué lo pou que te gâgnè, po poâi mènâ la viâ que te minè, kâ t'as adé prâo, tandi que mè, su adé à teri lo diablo pè la quiua ?

— Oh bin ! lâi repond l'autro, c'est que ne pâyo pas mè vilhiès dettès.

— Et lè novallès ?

— Lè novallès ! Eh bin, ne mè préso pas, lè laissez veni vilhiès !

Onna bouna reponsa.

On certain troupièr dè pè Mourtsi, qu'avâi z'âo z'u servi dào teimps dè Napoléion (dào vretablo) et qu'avâi fé la campagne dè Russie, ein dozè, avâi reçû 'na balâfra que lâi tegnâi du l'orolhie tant qu'âo meinton.

Onna né que l'Empereu sè promenâvè déveron lè fû dè bivouaque, ye vâi noutron Mourtséran avoué sa balâfra, et coumeint savâi que lo lulu amâvè prâo quartettâ et que l'étâi bataillâ qu'on tonaire, Napoléio lâi fâ :

— Dein quin cabaret as-tou étâ astiquâ de 'na pareille manière ?

— Dein on cabaret iò vo z'âi pâyî l'écot, majesté, à Moscou ! se lâi repond lo gaillâ dè Mourtsi.

Napoléion n'amâvè pas qu'on lâi reprodzâi lè tau-pâès que l'avâi reçû ; mâ tot parâi trovâ que cé de Mourtsi lâi avâi tant bin su rivâ son cliou, que lâi baillâ 'na pîce dè 5 batz dè Berna po bâirè à sa santé.

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

II

Le comte Bernard eut le bonheur de trouver la portière dans sa loge. Il connaissait les concierges, il commença par lui mettre un louis dans la main.

Puis, usant d'autant de politesse qu'avec une marquise :

— Madame, dit-il, je désirerais, avant que cette maison disparaisse, passer quelques minutes dans cette mansarde qu'habita jadis un de mes bons amis, je vous l'avouerai même franchement, cet ami, c'est moi, la mansarde dont la porte fait face à l'escalier. Puis-je me permettre cette fantaisie, Madame ?

— Ah ! voilà qui est guignonnant ! répondit la concierge, c'est la seule de mes locations qui soit encore occupée. Croyez bien, Monsieur, que ça me désole.

Espérant calmer cette désolation, le général exhiba une seconde pièce d'or. La portière tout aussitôt se ressouvint qu'elle avait une seconde clé. Comme tout à propos, la personne venait de sortir. Mais il fallait monter tout de suite, et surtout ne pas rester longtemps. Elle voyait bien avec qui elle avait affaire : elle espérait qu'on n'abuserait pas de sa confiance, et qu'un secret éternel... Déjà le comte Bernard n'écoutait plus ; il arrivait au premier étage. Jusqu'au troisième, cette allure se soutint ; mais un peu plus haut, il fallut bien ralentir le pas et respirer un peu.

— Ouf ! se dit le général, j'étais plus ingambe autre-